

Le lycée du Père Hébert

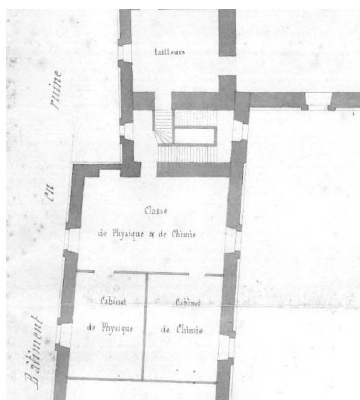
incubateur

du

Père Ubu

En ce matin de septembre 1857, Félix-Frédéric Hébert franchit les grilles et pénètre dans la toute neuve gare de Rennes. Le ministre de l'Intérieur, Mr Billault, l'a inaugurée en personne, il y moins de cinq mois et la Ville n'est pas près d'oublier les trois jours de festivités¹ qui ont salué cette entrée dans la modernité.

Mais notre jeune² professeur-adjoint de Physique ne regrette pas de quitter ainsi, au bout d'un an, ce premier poste ; les élèves étaient assez durs et les conditions de travail, exécrables : une petite salle de classe et deux petits cabinets, l'un de physique, l'autre de chimie, exilés de tout, au dessus de la Chapelle le long de la rue Saint-Thomas, au même niveau -ou presque- que l'atelier des tailleurs !



M. Félix-Frédéric Hébert en son âge mûr

Le « rapide » de 8h30 va l'emmener à Paris. Il y sera à 5h35 de l'après-midi et de là, pourra rejoindre Angoulême, où l'attend son nouveau poste.

Enseigner, n'est pas une vocation pour lui, mais il est normalien et agrégé de l'université : un poste plus prestigieux dans l'administration de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, devrait lui permettre de se consacrer à sa passion, la recherche. Il est fasciné par les phénomènes météorologiques. L'électricité et la mécanique des fluides permettent-elles de rendre compte des orages et des turbulences atmosphériques ? Voilà le sujet.

Il est des orientations prémonitoires.

La carrière de Monsieur Hébert s'apparente à un tourbillon où, enroulant chahuts sur scandale et scandale sur émeute, on le voit passer d'Angoulême au Puy, du Puy à Evreux, de là à Rouen et de Rouen à Limoges. Promu à la faveur de la crise de 1873, Inspecteur d'Académie à Draguignan, il est muté incontinent à Chambéry pour être, en 1878, « rétrogradé » comme simple professeur au lycée de Moulins !³

« Fonctionnaire inexact à ses compositions et à ses heures de classe » Monsieur Hébert a néanmoins trouvé le temps de publier quelques ouvrages remarquables et, lorsqu'en 1881, il fait l'objet d'un « déplacement sans promotion » qui le ramène à Rennes (c'est sa dixième mutation), sa thèse est en voie d'achèvement⁴.

24 ans qu'il n'a pas remis les pieds à Rennes ! le lycée a-t-il changé ?

Arrivé au niveau de la caserne Kergus, Félix Hébert a la réponse . L'embrouillamini de maisons à pans de bois qui faisaient l'angle, le solide hôtel de Léon où logeait le Censeur, n'existent plus. A leur place, derrière d'élégantes grilles, il découvre l'abside d'une chapelle éclatante de blancheur et, derrière encore, les pavillons d'un impressionnant « château » qui longe l'avenue de la gare.

La vue de la chapelle fait naître un espoir qu'un coup d'œil à gauche, dans la rue Saint-Thomas, suffit à anéantir : le vieux lycée est toujours là, faisant désormais saillie par rapport au nouvel alignement du trottoir.

Va-t-il devoir, de nouveau, hisser sa carcasse jusqu'au second étage ?

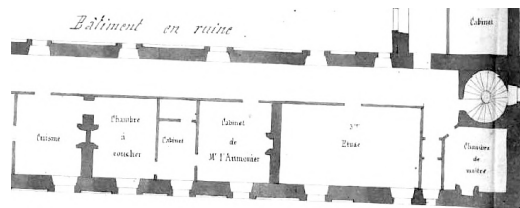
Au lycée on le rassure : « l'aile de la chapelle est entièrement désaffectée depuis plus d'un an. Les cours de physique se font désormais au 1^{er} étage, dans l'aile Est de la Cour des Classes, sous l'appartement de Monsieur l'Aumônier »

... ? ...

« L'abbé Robert ? .. il vit toujours. Il est à la retraite mais a conservé la jouissance de l'appartement. Son successeur l'abbé Guillot (un de nos anciens élèves) demeure en ville, tout près d'ici, boulevard Magenta. Les temps changent ... »⁵

« Le problème pour vous c'est que l'on n'a pas pu caser ensemble, la Physique et la Chimie. Les cours de Chimie ont lieu au rez-de-chaussée, à l'angle ouest de la Cour de Jeux...

... ?....



Entre deux études, l'appartement de l'abbé Robert.

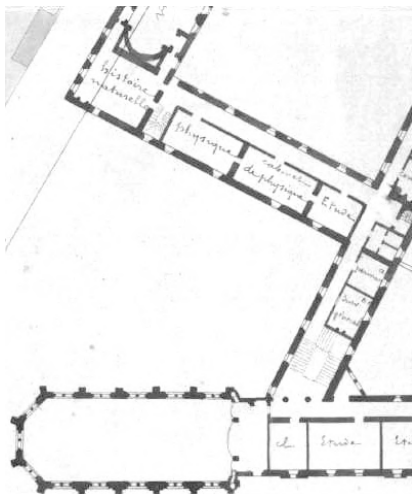


Fig. 1

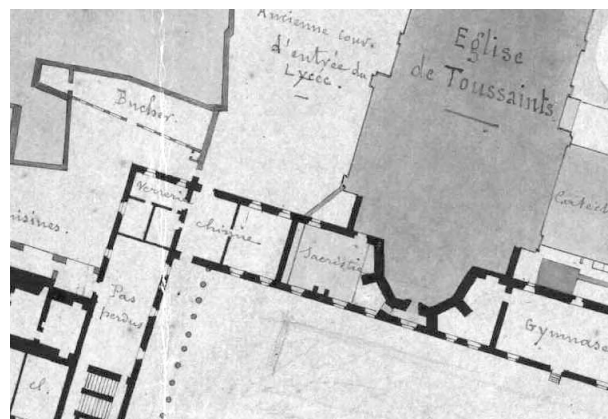


Fig. 2

De 1876 à la rentrée 1888 la Physique et la Chimie sont séparées dans les anciens bâtiments

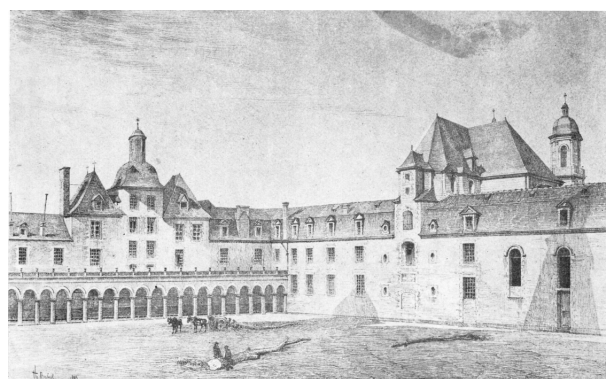
Oui dans l'ancien parloir, la verrerie est logée dans l'ancienne conciergerie. Pour s'y rendre, le chemin le plus court est de descendre dans la Cour par le petit escalier à vis et d'emprunter la galerie sur toute sa longueur. C'est un peu froid en hiver mais -rassurez-vous- tout cela est temporaire ; les Autorités ont enfin opté pour la reconstruction du lycée.

On a déjà coupé tous les arbres de la Cour des Jeux !

Martenot, l'architecte en chef de la Ville est très conscient de la nécessité de donner au Lycée de Rennes ce qui se fait de mieux comme salles de manipulation pour les sciences expérimentales. Il a prévu la construction anticipée d'un grand Pavillon des Sciences qui viendra provisoirement se greffer -côté nouvelle chapelle- sur l'ancien bâtiment.

Le temps des travaux, la Cour de la Chapelle sera partiellement fermée aux Petits.

La Cour des Jeux, elle, sera condamnée puisque c'est là que vont s'élever les premiers bâtiments du nouveau Lycée. Le temps que... »



Cour des Jeux en 1881 par Th. Busnel

Félix Hébert n'écoutait plus. « Fermer la Cour des Jeux » !

Il réalisait que sa nomination à Rennes bien plus qu'un blâme, serait un châtiement.

Qui n'a vécu dans un lycée en restructuration, ne peut pas comprendre⁶.

Le va-et-vient incessant des ouvriers, les bruits du chantier en permanence, les déviations biscornues et les cheminements improbables, les changements de salle inopinés pour échapper au vacarme, les coupures d'eau aux rares lavabos et par dessus tout, une seule cour de récréation !

La Cour des Classes ne suffisait pas à étancher la soif de mouvement des garçons. Les stridentes courses-poursuites des élèves des classes élémentaires mettaient à vif les nerfs des plus grands ; les discussions tendaient à s'établir dans les couloirs et c'est surexcités que les élèves se rangeaient à la porte de la classe, prêts à se débrider en cours, pour peu que le professeur baissât la garde.

Monsieur Hébert n'avait pas attendu Rennes pour faire les frais de mémorables chahuts. Ici, leur dimension devint grandiose. On lui adjoint un aide pour établir un semblant de discipline mais rien n'y fit.

Au moins, en d'autres circonstances, sans le tohu-bohu du chantier, aurait-on pu limiter, voire mettre un terme à la prolifération des textes de chansons ou de saynètes⁷ dont le héros, ... Eb, Ebon, Ebance, Ebouille, Père Heb ou P.H., était parfaitement reconnaissable !

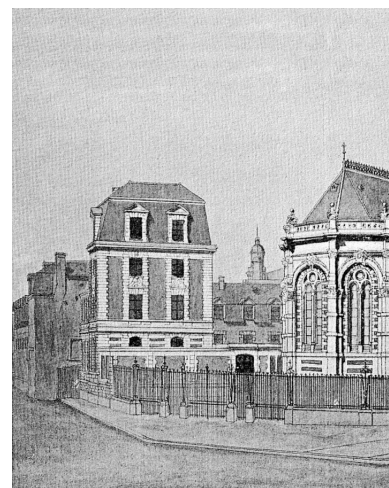
C'est ce corpus, recueilli et augmenté par les frères Charles et Henri Morin, qu'Alfred Jarry découvre, en octobre 1888. Il a 15 ans et vient de Saint-Brieuc. Au lycée, les premiers locaux neufs viennent d'être livrés et gageons que son œil acéré a mesuré d'emblée tout l'insolite de ce lieu éclaté, toute la cocasserie de ces bâtiments « dernier cri » abruptement juxtaposés aux sombres bâtisses décrépites.

Les espaces dévolus au père Hébert en étaient un parfait raccourci.

L'appendice neuf, enté sur le vieux Lycée par une courte aile d'un étage, s'ouvrait largement à la lumière. Il abritait au rez-de-chaussée, une grande salle de manipulation équipée d'un mobilier dessiné sur mesure, un cabinet de travail et une salle de classe à gradins, le tout muni de hottes et de points d'eau et éclairé par des rampes de becs de gaz.

C'est pourtant dans le vieux bâtiment du XVI^{ème} siècle, où se trouvait la salle de Physique, que Henri Hertz⁸ -des décennies plus tard il est vrai- situe les trois phases du « martyre » de Félix Hébert : « *La classe se passait encore, à cette époque dans une salle du vieux lycée. Professeur et élèves se trouvaient de plain-pied. On y accédait par d'assez sombres couloirs. Cela sentait le couvent et le pénitencier.* »

Sauf à admettre que jusqu'en 92, date à laquelle Félix Hébert part à la retraite, ce dernier n'ait jamais mis les pieds dans la salle de chimie qui porte aujourd'hui son nom, il nous faut comprendre que seule l'inégalable saveur des chahuts perpétrés dans l'obscurité des vieux bâtiments a marqué les mémoires. Sans doute, à la lueur des bougies, les « *jeux de rôles* » s'y déployaient-ils plus à l'aise.



Le lycée que découvre Jarry en 1888

Jarry n'était pas le dernier à y tenir une place, testant sur le père Hébert les facéties que lui inspirait sa propre méchanceté, dotant son personnage de *bourreau* du débit mécanique emprunté à un autre professeur.

À l'instar des frères Morin il s'exerça même à écrire des scènes délirantes où se retrouvaient pêle-mêle condisciples et professeurs. Mais ce n'était pas tout à fait le genre de littérature à laquelle il aspirait⁹.

Dès les premières semaines de son séjour à Rennes il avait été subjugué par « Les Polonais », drame en cinq actes rédigé par Charles et Henri Morin. L'identité du « père Ebé » était transparente mais il y avait là un vrai personnage, un vrai vocabulaire aussi, constitué de mots, d'interjections et autres jurons, terriblement savoureux et parfaitement inédits.

« Les Polonais », pièce utopique¹⁰, avait déjà une dimension littéraire.

Henri Morin et Alfred Jarry l'ont « dépaylée » en y travaillant conjointement, hors du lycée, pour les besoins de leurs théâtres d'ombre et de marionnettes respectifs.



Vu par
Henri Morin

Le Père Ebé y acquiert une silhouette : figure en poire à grand nez sous un petit melon, bedaine imposante, jambes courtes sans oublier la badine. Henri dessine même sur le ventre du héros, le tourbillon qui schématise l'obsession de Félix Hébert pour les cyclones. Mais ne nous y trompons pas, de représentation en représentation, la Créature du « Théâtre des Phynances » gagne peu à peu son autonomie.

En 1893, Jarry coupera le cordon : dans « Guignol », un texte primé par *l'Echo de Paris*, il la dote d'un nom : Ubu.

Trois ans plus tard, à l'occasion de la publication d'*Ubu-Roi* aux Editions du Mercure de France, il dévoile son image : puissante et monstrueuse. (cf p 7)

Avec le scandale programmé, en décembre 1896, de la première représentation publique d'*Ubu-Roi*, l'icône d'*Ubu*, faisant corps désormais avec Jarry, telle une tunique de Nessus, accède à l'universalité, à l'archétype :

« *Fait de Pulcinella et de Polichinelle, de Punch et de Karagheuz, de Mayeux et de Joseph Prudhomme, de Robert Macaire et de Monsieur Thiers, du catholique Torquemada et du juif Deutz, d'un agent de la sûreté et de l'anarchiste Vaillant, énorme parodie malpropre de Macbeth, de Napoléon et d'un souteneur devenu roi, il existe désormais, inoubliable. Vous ne vous en débarrasserez pas ; il vous hantera.* », ainsi s'exprime Catulle Mendès dans la critique qu'il rédige pour *Le Journal*.¹¹

Il avait vu juste : Ubu, et le qualificatif « ubuesque » sont entrés dans le vocabulaire des nations.

Sans les démolitions, les terrassements et les échafaudages de Jean-Baptiste Martenot, la rencontre entre le professeur Hébert et l'élève Jarry aurait-elle été aussi féconde ?

A. Thépot

¹ 26, 27, et 28 avril 1857.

² Hébert, né en janvier 1832 à Cherbourg, a 25 ans. Rennes était son premier poste d'enseignant.

³ Voir la page 169 du Registre Impérial du Personnel, publiée dans *l'Echo de Colonnes* n° 24 de mars 2006 et l'article de Jos Pennec « Les vies parallèles » in Zola, *le Lycée de Rennes dans l'histoire*, Apogée, 2003.

⁴ *Les lois des grands mouvements de l'atmosphère et la formation de la translation des tourbillons aériens*, thèse de 1882.

⁵ Voir Norbert Talvaz « *Lycées d'Etat et religion catholique : les aumôniers du lycée de Rennes 1803-1989* » - Rennes 1998

⁶ Lire à ce sujet « Le Trou », texte de Marijo Lespagnol, *Echo des Colonnes* n° 24 p 10.

⁷ Comme *Les Héritiers*, *Le Bastringue*, *La prise d'Ismaël*, *Un voyage en Espagne*, *Don Ferdinand d'Aragon* et *Les Polonais*

⁸ L'enfance d'Henri Hertz (1875-1966), fils d'un officier de carrière, connu de nombreuses pérégrinations. Brillant élève, il fit au lycée de Rennes la connaissance d'Alfred Jarry dont il était de deux ans, le cadet. Il a témoigné à plusieurs reprises sur les déboires de son professeur, Félix Hébert.

⁹ Les deux seuls textes de cette époque qu'il conservera dans *Ontogénie* sont *Onésime ou les tribulations de Priou* et *Les Alcoolisés* (opéra-chimique dont *l'Echo des Colonnes* a rendu compte dans le N° 18 (pp 3 et 4))

¹⁰ Utopique car la Pologne était -comme chacun sait- un pays qui n'existait pas (dernier partage en 1795)

¹¹ Cité dans l'excellent *Alfred Jarry* de Patrick Besnier aux Editions CULTURESFRANCE. Cf. compte-rendu de Jean-Noël Cloarec.